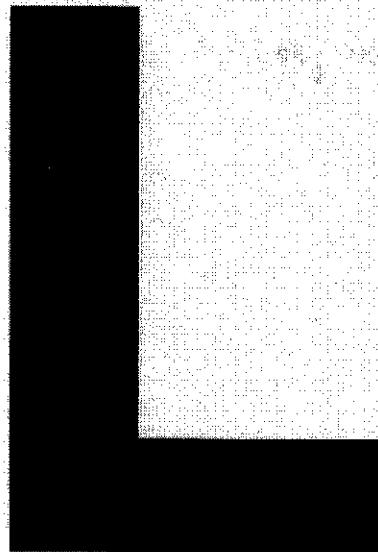


Pour prolonger la thématique de notre dossier, nous vous proposons des extraits des *Forêts du Maine*. Thoreau y raconte trois excursions dans un environnement proche. Ces immersions au sein d'une nature sauvage sont une invitation à chercher le dépaysement près de chez soi.

**PRÉFACE PAR
FRANÇOIS
SPECQ**



**Professeur de littérature des États-Unis
à l'École normale supérieure de Lyon,
il est chercheur à l'Institut d'histoire des
représentations et des idées dans la modernité
(Ihrim) et traducteur. Il est l'auteur de nombreux
articles consacrés à l'œuvre de Thoreau
et d'une traduction et étude critique des *Forêts
du Maine* parue aux Éditions Rue d'Ulm
(qui sera reprise dans un volume consacré
à Thoreau, dans la collection Bouquins,
à paraître en 2026).**



Les Forêts du Maine occupent une place particulière dans l'œuvre de Thoreau, car c'est un ouvrage posthume qu'il n'a pas publié lui-même – même s'il y a travaillé avec l'aide de sa sœur jusqu'à sa mort en 1862. Il s'est rendu à trois reprises dans l'État du Maine, en 1846, en 1853, puis en 1857. Contrairement à un usage fréquent dans le genre de la littérature de voyage, il n'a pas cherché à synthétiser ces trois expériences. Il préfère au contraire les juxtaposer, ce qui permet de mesurer l'écart entre l'auteur du premier voyage et celui du dernier, que onze ans séparent.

Thoreau entreprend la première excursion alors qu'il séjourne dans une cabane au bord de l'étang de Walden, non loin de Concord dans le Massachusetts – ce qui est l'un des épisodes les plus connus de sa vie. Quelles sont ses motivations, alors qu'il vit déjà une expérience de retrait dans les bois en quasi-autonomie ? Sans doute souhaitait-il se confronter à une nature véritablement sauvage, ce qui n'était pas le cas à Walden,

« Il est possible pour tout un chacun de se mettre pour un temps à l'écart et de voir quel effet cela produit, comment cela modifie notre regard sur les choses ordinaires, quotidiennes »

où il ne vivait pas dans un isolement absolu et où son environnement était déjà très transformé. Cela lui permettait aussi de mieux cerner l'expérience des pionniers – à laquelle son séjour à Walden se référait de manière complexe – avec l'envie et l'ambition poétique de toucher aux origines de l'Amérique. Âgé d'à peine 30 ans, Thoreau est un jeune écrivain qui aspire à publier un texte qui sera remarqué. Il sature son récit de références littéraires et poétiques, tout en jouant avec l'imaginaire convoqué par les nombreux noms de lieux indiens. Le poète anglais William Wordsworth [1770-1850], notamment, est en arrière-plan du premier récit, avec son *Guide de la région des lacs*.

Le Maine, tout en demeurant une vaste étendue de forêt, avait l'avantage d'être accessible par une ligne de train

depuis Boston, et un membre de la famille de Thoreau y travaillait dans le commerce du bois et pouvait donc l'accompagner. L'itinéraire qu'il suit, assez ardu mais déjà parcouru par d'autres, lui montre surtout une forêt qui a déjà été exploitée pour ses plus beaux arbres, notamment pour la construction navale. Il a alors pleinement conscience des transformations qui se jouent, mais elles n'empêchent pas pour le moment un sentiment de proximité avec la nature sauvage et ceux qui y vivent.

Une autre de ses motivations était aussi probablement de rencontrer des *native Americans*. Le premier récit fait état d'une déception à cet égard, mais il faut noter que Thoreau a joué de malchance, puisque son premier guide lui fait faux bond – alors qu'il noue une relation plus satisfaisante avec celui du troisième voyage, en 1857. Certes, il reprend

les clichés déjà bien connus de l'époque sur le laisser-aller, voire un certain avilissement moral des populations autochtones, qui se heutaient à l'idéal du noble et "bon sauvage". Mais il ne faut pas oublier que Thoreau était quelqu'un d'extrêmement caustique, qui n'épargnait pas grand monde parmi ses concitoyens. Il se montrait farouchement hostile à toute forme de codification sociale, notamment celle imposée par la religion chrétienne. Peu de personnes trouvaient grâce à ses yeux. Ce qu'il dit des Américains natifs n'est donc pas si différent de ce qu'il reproche aux habitants de Concord.

Ce qui est intéressant avec ces voyages dans le Maine, c'est que, comme à Walden, le décentrement n'est pas indexé sur la distance parcourue : la grande force de ces expériences, c'est justement d'avoir été réalisées dans un environnement proche. Elles fonctionnent de ce fait comme une invitation pour chacun à chercher le même type de décentrement tout près de chez soi. Cela ne nécessite pas beaucoup de moyens techniques, logistiques ou financiers, ce qui est loin d'en diminuer la portée, bien au contraire. En théorie, il est possible pour tout un chacun de se mettre pour un temps à l'écart et de voir quel effet cela produit, comment cela modifie notre regard sur les choses ordinaires, quotidiennes. Les forêts du Maine offrent certes une défamiliarisation plus importante que celle provoquée par l'étang de Walden et qui n'est pas seulement méthodologique, mais c'est une expédition qui relève de la même démarche. Encore aujourd'hui,

les lieux visités par Thoreau restent assez reculés.

Au fur et à mesure de ses trois voyages, le sentiment que les paysages traversés sont en danger se renforce, au point qu'après le lyrisme du premier récit sur une nature qui a des allures d'édén, le deuxième (publié en 1858) s'achève par l'un des tout premiers appels à la préservation de la nature par la création de parcs nationaux. De fait, non seulement certaines conceptions de Thoreau ont évolué, mais les États-Unis ne sont plus les mêmes. Le récit publié en 1858 s'approche de la guerre de Sécession, avec pour arrière-plan une nation de plus en plus désunie. On peut donc voir l'appel à la protection de la nature et l'importance donnée à l'idée de réserves nationales comme une tentative pour cimenter une union toujours plus fragile. Le plus important, toutefois, est ailleurs, d'ordre véritablement philosophique : dans le passage largement commenté où il se demande "Qui sommes-nous donc? et où sommes-nous?", on peut entendre à la fois des accents qui relèvent du sublime romantique et un début de réflexion sur la place de l'homme dans la nature, préoccupation majeure de la pensée de Thoreau. Certains y ont vu la trace d'une expérience traumatisante, mais il s'agit plutôt de s'interroger sur le rapport de l'homme à son environnement – d'une façon qui ne se réduise pas au regard et à la pensée mais fasse pleinement place au corps tout entier. On peut dire qu'il y a là l'amorce d'une pensée écologique que Thoreau approfondira avec les années. >